

## 4AD : la folle histoire du label qui lança Cocteau Twins et les Pixies

© 6 minutes à lire

François Gorin  
Publié le 21/09/22

Partager    



**Au départ, c'était la vision d'un allumé de la musique, Ivo Watts-Russell. Puis ce fut un phare esthétique pour la génération post-punk anglaise, avant d'essaimer aux États-Unis. "À contre-courant", de Martin Aston, retrace l'incroyable aventure de 4AD.**

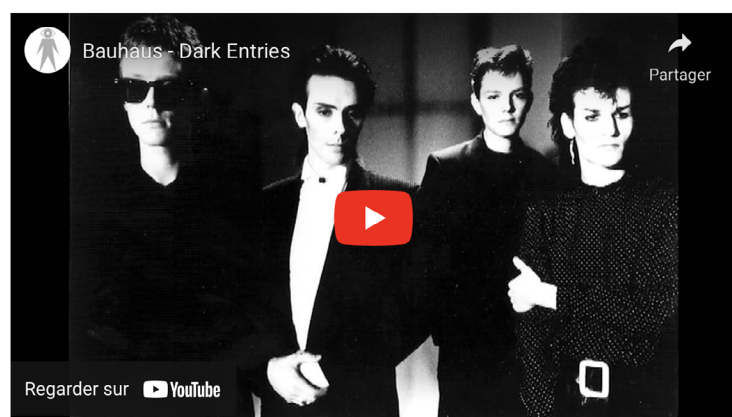
Dernier des huit enfants d'une famille anglaise d'aristos déclassés, Ivo Watts-Russell a grandi dans une ferme du Northamptonshire. Quand il débarque à la fin des années 1970 dans un Londres encore secoué par l'agitation punk, c'est un jeune homme introverti qui n'aspire pour l'heure qu'à travailler dans un magasin de disques. Stimulé par un ami nommé Peter Kent, il obtient de Martin Mills, patron du label indépendant Beggars Banquet – qui, dans la lignée de Factory à Manchester et en attendant Rough Trade, est en train de changer la face du commerce du disque en Grande-Bretagne –, de lancer sa propre marque subsidiaire. D'abord appelé Axis en référence à un album de Jimi Hendrix, ce label aux moyens limités (capital de départ : 2 000 livres) et aux ambitions modestes commence à marquer son territoire à l'aube des années 1980, via quelques références d'un post-punk qu'on appelle encore new wave, avec un penchant pour sa variante gothique. 4AD (c'est désormais son nom) s'appuie sur Bauhaus (que Peter Kent s'en ira manager), met la main sur Birthday Party (des Australiens furieux emmenés par un certain Nick Cave), couve en son sein Modern English, un groupe mineur vilipendé par la critique mais qui finira par décrocher un tube inattendu avec *I Melt with You*, à la clé un triomphe américain.

Ses amis même ont souvent dit qu'à l'instar de certains champignons Ivo Watts-Russell s'épanouissait mieux dans l'ombre qu'à la lumière. Voire qu'il se complaisait dans l'échec. Or du succès, il y en eut, parfois phénoménal. Quoi qu'il en soit, 4AD doit surtout sa gloire à la définition d'une esthétique, à laquelle ont adhéré, souvent religieusement, des adeptes qui fuyaient les tapages sans surprise du rock mainstream pour les chapelles embrumées où sévissaient Cocteau Twins, Dead Can Dance et consorts. Dans ce même registre aux tons marbrés d'automne, l'image a compté, et les pochettes conçues par Vaughan Oliver, les photos de Nigel Grierson, ont grandement contribué à l'aura très spéciale d'un label dont nombre d'amateurs collectionnaient scrupuleusement chaque référence.



Sur cette mouvance non concertée, les étiquettes ont valsé, de gothique à shoegaze, pourquoi pas dark wave, new age et bientôt dream pop. Balbutiante en 1983, la scène 4AD britannique s'étendait dix ans après, quand des Américains plus carrément agressifs (Pixies, puis Breeders) avaient déjà pris le relais. La diversification du label annonçait une dilution fatale de son identité, symbolisée par un accord de distribution avec la major américaine Warner. À la toute fin de la décennie 90, Ivo Watts-Russell, qui avait fini par s'établir à Los Angeles, craqua, vendit ses parts à Beggars Banquet pour aller se retirer dans le désert du Nouveau-Mexique. C'est là-bas, au milieu de nulle part, qu'est allé le retrouver le journaliste anglais Martin Aston. L'auteur de cet énorme pavé qu'est *À contre-courant 1*, confesse que sans le témoignage de son personnage pivot, il n'aurait pas entrepris de raconter l'épopée du label, qu'il prend d'ailleurs soin de circonscrire à la période où Watts-Russell était aux commandes. Après le départ de son fondateur, 4AD n'a pas cessé de prospérer, et on compte aujourd'hui à son catalogue beaucoup d'artistes passionnants (Big Thief, Aldous Harding, The National, Dry Cleaning...). Mais à partir du nouveau siècle, ce fut une autre histoire. Des essentielles « années Ivo » (1980-1999), voici un aperçu sonore avec une sélection de sept titres emblématiques.

### Bauhaus, "Dark Entries" (1980)



Pour le groupe de Peter Murphy, 4AD fut en quelque sorte un marche-pied vers le niveau supérieur, puisque, dès son deuxième album, il devint la locomotive de la maison-mère, Beggars Banquet. Restent *In The Flat Field*, première référence du jeune label en long format, et une poignée de EP et singles. Dont ce *Dark Entries* encore secoué par une frénésie punk revue par Joy Division. La basse de David J bourdonne, la guitare de Daniel Ash a gardé un peu de l'éclat du glam. Bauhaus n'en sera pas moins promu chef de file du rock gothique, et on sait que les étiquettes ont la vie dure.

## This Mortal Coil, "Song to the Siren" (1983)



Ivo Watts-Russell était bien plus un directeur artistique qu'un patron. Son label existe depuis à peine trois ans qu'il imagine de réunir les musiciens de ses groupes phares (Cocteau Twins, Dead Can Dance, Modern English) pour une collection de reprises inspirées de ses propres goûts, plus quelques originaux. L'album sort à l'automne 1984 mais, dès l'année précédente, *Song to the Siren*, une poignante version d'un classique obscur de Tim Buckley, portée par la voix éthérée d'Elizabeth Fraser, a attiré l'attention. En particulier celle du cinéaste David Lynch, immédiatement connecté avec l'univers 4AD, et qui tentera tout pour inclure la chanson dans son film *Blue Velvet*, en vain. Il se vengera plus tard avec *Lost Highway*.

## Cocteau Twins, "Crushed" (1987)



Dès son premier album, *Garlands* (1982), le groupe écossais a fait figure de porte-drapeau pour 4AD, avec un son caractéristique, à la fois dense et vaporeux, et un caractère énigmatique encore souligné par les pochettes conçues par Vaughan Oliver. Proche de son couple moteur, Ivo se voyait un peu comme leur mentor, mais la personnalité difficile de Robin Guthrie (par ailleurs aux prises avec les drogues) suscita aussi des frictions. Rétif au projet This Mortal Coil, résistant mal aux pressions du succès, Guthrie donna cependant à la compilation du label *Lonely Is an Eyesore*, parue en 1987, un morceau inédit, et un des plus beaux de Cocteau Twins, *Crushed*. Où la voix majestueuse de Liz Fraser semble planer sur la masse sonore en mouvement, et la fouette en même temps.



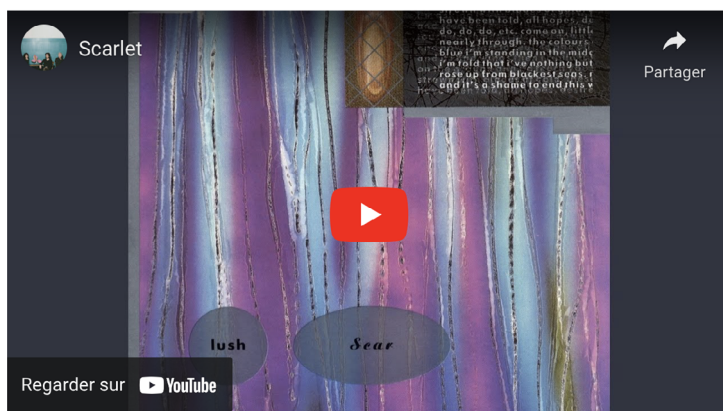
## Dead Can Dance, "Persephone (The Gathering of Flowers)" (1987)



Né de la rencontre entre l'Anglo-Irlandais Brendan Perry et l'Australienne Lisa Gerrard, ce duo à l'imagerie mi-gothique, mi-new age, va rapidement susciter autour de lui un culte fervent – d'ailleurs encore tenace aujourd'hui. D'abord basé à Melbourne, renforcé éventuellement par d'autres membres, Dead Can Dance creuse d'album en album le même sillon, conciliant les fans de Joy Division et ceux de Górecki. Au troisième, *Within the Realm of a Dying Sun*, une face est réservée aux morceaux de Perry, l'autre à ceux de Gerrard. Dont ce *Persephone* tour à tour sépulcral et céleste, invitant l'auditeur à quelque cérémonie secrète dont le sens reste à jamais mystérieux.

---

## Lush, "Scarlet" (1989)



Après les pionniers dublinois My Bloody Valentine, avec les Pale Saints de Leeds emmené par Ian Masters, et aussi Slowdive (sur un label rival, Creation), Lush pose les bases de la shoegaze – une pop aux guitares saturées, dont les praticiens regardent moins leurs chaussures que leurs pédales d'effets. Emmené par deux filles délurées et fans d'Abba, Miki Berenyi (mi-Japonaise, mi-Hongroise aux cheveux rouges) et Emma Anderson, le quatuor défouraille joliment dès un premier mini-album, *Scar*, qui fait date. Ainsi ce *Scarlet* à voix rêveuse nimbée d'écho, aux guitares réverbérées. Une inflexion dans le son 4AD, témoin d'un changement d'époque.

---

## The Breeders, "Cannonball" (1993)

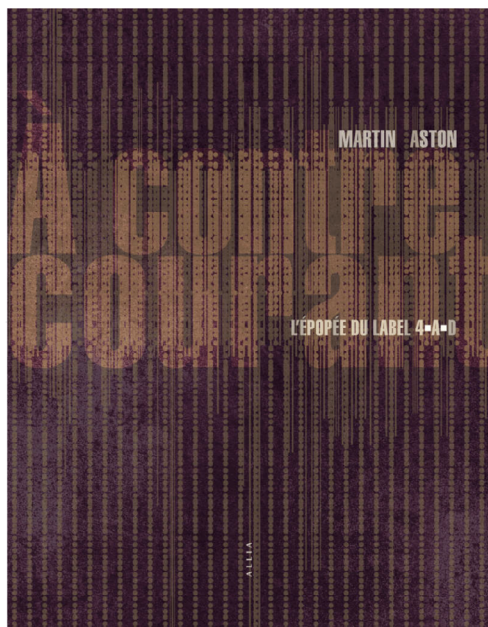


Dès la fin de la décennie 80, 4AD prend l'air de l'Amérique. Avec en fer de lance les Pixies de Boston, dirigés par Charles Thompson alias Frank Black. Et dans leur foulée les Breeders, fruit de l'alliance entre Kim Deal, bassiste des Pixies, et Tanya Donelly, transfuge des Throwing Muses. Au moment de sortir son deuxième album, le groupe, désormais sans Donelly (partie fonder Belly), compte en ses rangs Kelly Deal (sœur jumelle de Kim), Josephine Wiggs et Jim McPherson. Il est brutalement propulsé dans les hautes sphères du succès avec *Cannonball*, tube indé de l'année 93, et sa monstrueuse ligne de basse. Un de ces morceaux rock que tout le monde connaît, même sans forcément en identifier l'auteur. À ce point de l'histoire, on s'est éloigné des langueurs des Cocteau Twins, qui d'ailleurs ont quitté 4AD. Ivo Watts-Russell commence déjà à prendre du recul avec ses créations.

## Red House Painters, "Katy Song" (1993)



Il reste encore cependant des trouvailles à faire dix ans après le lancement du label, et pourquoi pas à San Francisco. C'est là que sévit Mark Kozelek avec ses Red House Painters. Ici, l'auteur du livre, Martin Aston, a joué un rôle puisque c'est lui qui a transmis à Ivo la cassette que lui avait remise Mark Eitzel (American Music Club), un musicien proche de Kozelek. Cela donnera quatre albums chez 4AD, dont le meilleur est sans doute *Red House Painters* (surnommé *Rollercoaster* pour le distinguer du suivant, issu des mêmes séances). Avec des merveilles comme *Katy Song*, où le ton déjà quelque peu désabusé de Mark K. (à rapprocher de Peter M. Walsh, des Apartments), se marie encore avec une certaine clarté mélodique au ralenti.



---

**Rock : les meilleurs albums du moment**

🕒 4 minutes à lire

---

**À lire**

À contre-courant. *L'épopée du label 4AD*, de Martin Aston, éd. Allia, 832 p., 30 €.

Excellentment traduit de l'anglais par Éric Tavernier.

> [lire un extrait](#)